

Relativiser notre conception de la nature

Dans notre culture occidentale, la séparation entre l'homme et la nature est consacrée. Mais d'autres cultures, d'aujourd'hui et d'hier, d'ici et d'ailleurs, entretiennent d'autres rapports. Interview de Charlotte Bréda, anthropologue de la nature au Laboratoire d'anthropologie prospective (UCL).

La signification que l'on va donner à la nature, la relation que l'on va avoir à l'environnement, c'est de la culture. Pouvez-vous expliquer?

Ce que nous appelons « nature » varie en fonction des contextes culturels où nous vivons et où nous avons construit notre manière de voir le monde. Notre société occidentale est principalement naturaliste. Le naturalisme considère qu'on ne partage pas la même intériorité qu'un animal, mais qu'on partage une extériorité commune (nous sommes composés des mêmes atomes, des mêmes organes). Mais ce que nous appelons « nature » en Belgique, par exemple, ne correspond pas à ce qu'un Amérindien conçoit comme étant la nature. Si je prends le cas d'une communauté autochtone de la Côte-Nord du Québec, pour eux, la rivière, le rocher, le saumon peuvent avoir des caractéristiques mentales que l'homme a aussi. Ce sont des sociétés animistes au sens de l'anthropologue Philippe Descola (*voir outils pp. 16-17*). Pour ces sociétés, il y a une différence physique entre l'homme et les éléments naturels, mais la même intériorité, la même « âme ». On voit cela aussi en Amazonie, où certains peuples considèrent qu'il y a des liens de filiation entre l'homme et le gibier, qui va être vu comme un beau-frère.

Mais même chez nous il y a des relents d'animisme : par le fait de donner un nom à un animal de compagnie, on le personnifie, on lui attribue une âme. L'analogisme est aussi très présent dans notre culture. C'est la manière de penser antérieure à l'émergence du naturalisme, cette séparation entre homme et nature. Par exemple, au Moyen-âge, on faisait une analogie entre le saule pleureur et une tête d'homme, d'où l'idée que le saule a des éléments qui peuvent soigner les maux de tête de l'homme. Encore aujourd'hui on utilise du saule pour soigner les migraines. L'analogisme, c'est penser que nous ne partageons rien de commun avec les non-humains, mais retrouver néanmoins des correspondances, pour donner du sens au monde. A l'opposé, il y a la pensée totémique, qui est toujours extrêmement présente chez les Aborigènes d'Australie. Ils considèrent que nous partageons avec les non-humains les mêmes spécificités physiques et mentales. On peut être relié à une pierre et à un kangourou en fonction du lieu d'où l'on vient parce que le « terreau » qui compose ces entités est commun.

Qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné notre société a choisi de ranger homme et nature dans deux cases différentes ?

Cette manière de penser qui sépare nature et culture, ou le corps et l'âme, s'est imposée chez nous avec la pensée

moderne, cartésienne. Selon René Descartes, il faut se rendre maître et possesseur de la nature. L'animal est une machine de même que le corps humain, mais ce qui fait la supériorité de l'homme c'est son âme, sa culture. Cette vision a été renforcée avec les philosophes des Lumières (XVIII^{ème} siècle) puis au siècle suivant par l'industrialisation qui se généralise en Europe et l'exploitation des ressources naturelles. La conséquence, c'est que l'on a commencé à penser le monde en catégories : ce qui est de l'ordre de la nature et ce qui est de l'ordre de la culture. Le monde ainsi catégorisé, on va pouvoir mieux le connaître, notamment par la science qui s'est de plus en plus spécialisée pour étudier des petits bouts de monde. Or, comme le montre le sociologue des sciences, Bruno Latour, le monde est fait d'hybrides, d'éléments qui n'appartiennent ni à l'une, ni à l'autre des deux catégories.

Les crises écologiques actuelles plongent-elles leurs racines dans cette vision tout occidentale du monde ?

Il y a toujours eu des crises environnementales. Néanmoins, la crise actuelle est certainement liée à cette conception particulière de la nature séparée de la culture, à une vision mécanique de la nature au service de l'être humain. La difficulté de sortir de cette crise réside aussi là, dans ce qu'elle remet en cause notre culture, elle questionne un principe bien ancré dans notre société, celui de progrès, d'amélioration de nos modes de vie par nos connaissances scientifiques, solution à tous nos problèmes.

Si on peut difficilement se débarrasser de notre propre culture, naturaliste en l'occurrence, pourquoi nous intéresser aux rapports que d'autres cultures entretiennent avec la nature ?

L'intérêt d'aller voir les autres pratiques, c'est de relativiser notre conception des choses. Se dire que dans notre société nous avons eu un autre rapport à la nature à un moment donné, cela montre que les sociétés se transforment. C'est ouvrir la porte des possibilités pour notre avenir. Relativiser la science en la replaçant dans un contexte culturel permet aussi d'être attentif à ce que nous imposons à d'autres cultures au nom du savoir scientifique. D'autant que la science n'est pas indépendante de choix politiques et économiques. Il est fondamental de dire que la science est un processus d'explication du monde parmi d'autres. Le danger, c'est de penser que notre pratique vaut mieux que celle des autres, car chacun est convaincu que sa rationalité est la bonne. La démocratie, ce serait de faire dialoguer ces différentes conceptions.

Propos recueillis par Christophe Dubois



Lisez l'intégralité
de cette interview sur
www.mondequibouge.be

